

**Jean-Yves MAZO**

## **Un résumé de l'histoire véritable de Russel LEWIS**

Le 24 mars 1944 à 8h15, six chasseurs Spitfire du 165 Squadron de la Royale Air Force décollent de la base de PREDANNACK en Cornouaille anglaise. Ils ont pour objectifs les aérodromes de Kerlin-Bastar (aujourd'hui BAN de Lann Bihoué) et Vannes-Meucon.

Alors que l'escadrille, volant à basse altitude au-dessus de l'océan (après avoir traversé la Manche et contourné l'île d'Ouessant par le large...) franchissait la côte au niveau de PLOVAN, une mitrailleuse allemande ouvre le feu depuis un blockhaus et touche le Spitfire du Pilot Officier Russel LEWIS. Son ailier lui signale qu'une traînée de fumée noire s'échappe de son moteur (à droite).

*Témoignage de Russell LEWIS adressé au Conservatoire en Août 2003*

« J'ai averti par radio que j'allais prendre de l'altitude pour sauter en parachute. A 800 pieds, le moteur a calé mais j'ai réussi à maîtriser mon chasseur pour essayer de gagner un endroit assez dégagé pour un atterrissage de fortune. L'escadrille a poursuivi sa mission en me souhaitant bonne chance!

Le Spitfire MH827 est tombé dans un champ herbeux sur la ferme de Neizh Lann, en Saint Evarzec. Des français m'ont porté secours immédiatement, ayant suivi dans le ciel la chute de mon chasseur mitraillé. Mais des soldats allemands avaient également aperçu ma descente et très rapidement, ils étaient dans la zone de mon atterrissage. Ils étaient un peu nerveux mais corrects. Un officier m'a proposé une cigarette et ils m'ont aidé à monter dans leur véhicule qui a repris la direction de Quimper. L'épave du chasseur est restée sous la garde des soldats pendant plusieurs jours et tous les éléments du Spitfire ont été chargés sur des camions allemands. »

Russel LEWIS a été soigné par un médecin allemand (diverses coupures sur le visage et le corps, une côte fêlée du côté droit). Puis dirigé vers un hôpital parisien où il est resté quelques jours en soin. De la fenêtre de sa chambre, il voyait la Tour Eiffel. Ensuite, il est convoyé en train jusqu'au centre d'interrogatoire de La LUFTWAFFE (WETZLAR-Dulag Luft) situé au-dessus de FRANCKFORT. Il y passera 5 jours éprouvants, sans manger.

Ensuite Russel LEWIS sera dirigé vers un des camps de prisonniers réservés aux aviateurs alliés, celui de BARTH - (Stalag Luft 1) sur la côte BALTIQUE où la vie sera très difficile pour les détenus. Il n'a jamais souhaité évoquer sa captivité, n'ayant que de très mauvais souvenirs à rappeler. De plus, un frère engagé dans ce conflit comme pilote n'est pas revenu au pays.

Le camp fut libéré par l'armée rouge et Russel LEWIS a regagné avec ses compatriotes l'Angleterre dans une forteresse volante de la R.A.F. Il ne pesait plus que 50 Kg ayant perdu 23 kg en captivité.

A son retour il s'est marié et a tenu un commerce florissant à la suite de ses parents dans la ville d'Adélaïde. Ces nouvelles responsabilités ne lui ont pas permis d'entreprendre un si long voyage dans l'immédiat. Sa santé l'obligeait à reporter à plus tard ce « pèlerinage » qui lui tenait à cœur.

Russel LEWIS est décédé en novembre 2003 sans avoir pu remercier personnellement les Français de Saint Evarzec qui lui avait porté les premiers secours.

*Source: Association Conservatoire Aéronautique de Cornouaille. (Claude Hélias) Tvar Groas  
29700 Plomelin (02989425 61)*

# Témoignages recueillis à St-Evarzec le Samedi 10 juillet 2004 par Jean-Yves MAZO, chez Emile Lauden à Kenévez et Hervé Laurent à Neizh-Lann.

Soixante années sont passées mais le souvenir reste très présent dans leur mémoire de cet événement qui a marqué leur jeunesse.

Hervé Laurent: « J'avais 19 ans à l'époque et mon frère Jean, 12 ans. Il était à l'école au bourg. J'étais à la forge de Fanch Rannou avec un cheval à ferrer. Le lendemain nous devions charroyer la litière de l'étable. En bas de Neizh Lann, une autre ferme du nom de Hent Bihan tenue par une famille du nom de Jannès; dans un bâtiment de cette ferme on tuait le cochon ( à l'abri des regards, il y avait une interdiction des allemands de «tuer le cochon » ). Nous avons entendu un bruit venant du côté de Quimper que nous avons tout de suite reconnu. Des avions, dans le ciel, se poursuivaient. Nous sommes sortis pour regarder et, là, nous avons vu un avion anglais qui laissait une longue traînée de fumée derrière lui et qui nous semblait mal en point. Cet avion se dirigeait droit sur nous pas très haut et son moteur était bizarrement silencieux. Tout à coup il a piqué vers un champ appelé Park hen, à 200 mètres des bâtiments de notre exploitation. Le remembrement a séparé cette parcelle de ma ferme. D'ici on voit bien encore l'endroit: des talus, couverts de hauts châtaigniers bordaient, parallèlement au fond du vallon, les lopins de terre. En venant de la direction de Quimper, l'avion semblait suivre la dénivellation naturelle du terrain. Ne pouvant gagner de la hauteur pour sauter, le pilote a, à mon avis, cherché un endroit pour poser son appareil touché.

C'était le 24 mars 1944, un vendredi, dans la fin de la matinée, je m'en souviens très bien.

Depuis on appelle cette parcelle Park Avion, à la place de Park Braz an Traon. Dans le temps les anciens donnaient un nom aux champs pour s'y retrouver dans leur ferme: par exemple, « Parkou maen glaz » (les *champs aux pierres bleues*), « Douar leton al lein » (la *terre de pâture du haut*), « Park an ed du » (le *champ de blé noir*)...

Dans un premier temps, je n'ai pas réagi à la chute de l'avion, c'était un bruit nouveau. Mais avec les clients de la forge et les voisins, j'ai couru vers le panache de fumée qui venait de mon champ. Il y avait déjà 4 à 5 voisins qui regardaient l'avion « qui avait fait un « roulé-boulé » ou comme on dit en breton, eilpenn »

Emile (dit Jérôme) Lauden (né en 29): «J'étais allé à la ferme de Hent Bihan chercher une jument du nom de Gamine, avec une charrette, et j'étais sur le chemin du retour. Mon père Jérôme et ma soeur Catherine (19 ans) étaient près de notre ferme de Kemévez. Nous étions un peu habitués à entendre des avions au-dessus de nos têtes pendant cette période de guerre. Alors, lorsqu'un groupe de 4 ou 6 avions anglais est apparu du côté de Quimper, nous avons levé la tête, bien sur. Un avion anglais avait l'air d'être touché, une longue traînée noire était accrochée à sa suite. Il a très vite piqué vers le sol. D'où j'étais (100 mètres environ), je l'ai vu disparaître derrière une rangée d'arbres qui bordait un champ sur les terres de Neiz Lan, à la limite de nos deux exploitations. Je me rappelle du bouquet de noisetiers et du poirier que l'avion avait cisailés net.

Sur la route de Rosporden, un motocycliste allemand en side-car et son passager ont vu l'avion plonger vers un champ. Ils se sont empressés de localiser l'endroit de la chute, aidés pour cela par des gens habitant près de la ferme de Neizh Bihan (Quimper). Mon père, ma soeur Catherine et moi, nous sommes arrivés les premiers à côté de l'avion. Le Spitfire (j'ai travaillé sur les moteurs d'avion après la guerre) avait touché le sol avec la petite roue arrière dans la parcelle voisine, (un sillon marquait la terre meuble le train d'atterrissage étroit rendait périlleux toute approche sur terrain accidenté) et traversé la ligne d'arbres du talus.

Les parcelles étaient en longueur, parallèles à la vallée, et l'avion a coupé ces deux champs dans le sens de la largeur. Le pilote était suspendu à un arbre par les sangles de son parachute sorti de son sac, et adossé au talus dans le fossé. La corolle de toile blanche qui le coiffait m'a donné comme première impression un linceul couvrant l'infortuné pilote. La cabine de l'avion avait explosé dans le choc avec les arbres et la terre. Je pense que le pilote a eu la vie sauve parce qu'il a été projeté en dehors de sa cabine par le violent contact avec le sol. L'avion s'est brièvement enflammé. Nous avons secouru immédiatement l'aviateur ; il pouvait tenir sur ses jambes, mais comme groggy, et le sang coulait des coupures sur la tête et en haut du corps. Il avait aussi des traces d'huile et de fumée sur tout le corps. Les suspentes du parachute lui avaient entaillé le cou profondément. Il nous a remerciés et a proposé sa montre en or à mon père, qui l'a refusée tout naturellement.

Les deux allemands avaient donné l'alerte avant d'arriver dans le champ. Autant que je m'en souviens, les militaires n'étaient pas agressifs. Tout le quartier est arrivé et chacun a essayé de reconforter l'aviateur que l'on croyait canadien. Une demi-heure après, les Allemands, fortement armés et arrivés en grand nombre, avaient encerclé la zone et nous avons été écartés du lieu du crash.

Pour nous le malheureux pilote n'avait pas survécu à la guerre et un article dans « le Télégramme » en juin dernier recherchant les personnes témoins de la chute de cet avion de chasse à St Evarzec nous a permis de savoir que ce héros était Australien, était encore en vie, et souhaitait retrouver les personnes qui l'avaient secouru avant d'être arrêté par les militaires allemands. Quelques jours après, vers minuit, je me souviens qu'un camion militaire allemand avec au moins une douzaine de soldats est arrivé à la ferme. Mon père était encore à l'extérieur et il s'est couché parmi les céréales pour ne pas être vu, ma soeur Catherine s'est cachée dans le grenier et moi je me suis fait tout petit dans la grange. Comme des sauvages, ces soldats ont mis à maison en désordre et lâché les bêtes dans la ferme. Les deux chevaux et un poulain ont pris la suite, affolés, avec le risque de créer un accident. Mon père a eu beaucoup de mal pour assembler les bêtes parties sur les cultures. Je ne pense pas que ces deux événements soient liés, les soldats semblaient plutôt chercher à faire peur dans le quartier».

Emile Lauden et Hervé Jannès ont raconté à Emily, L'épopée de son grand-père, sur les lieux exact du crash en mars 1944



Saint-Évarzec, le Lundi 16 Août 2004

## Réception à la Mairie

Monsieur le Maire, Mesdames et Messieurs les élus, Messieurs les représentants des associations des Anciens Combattants et Résistants, Mme Catherine Pochech et M Emile Lauden de Kernévez, M Hervé Laurent de Neiz Lann,

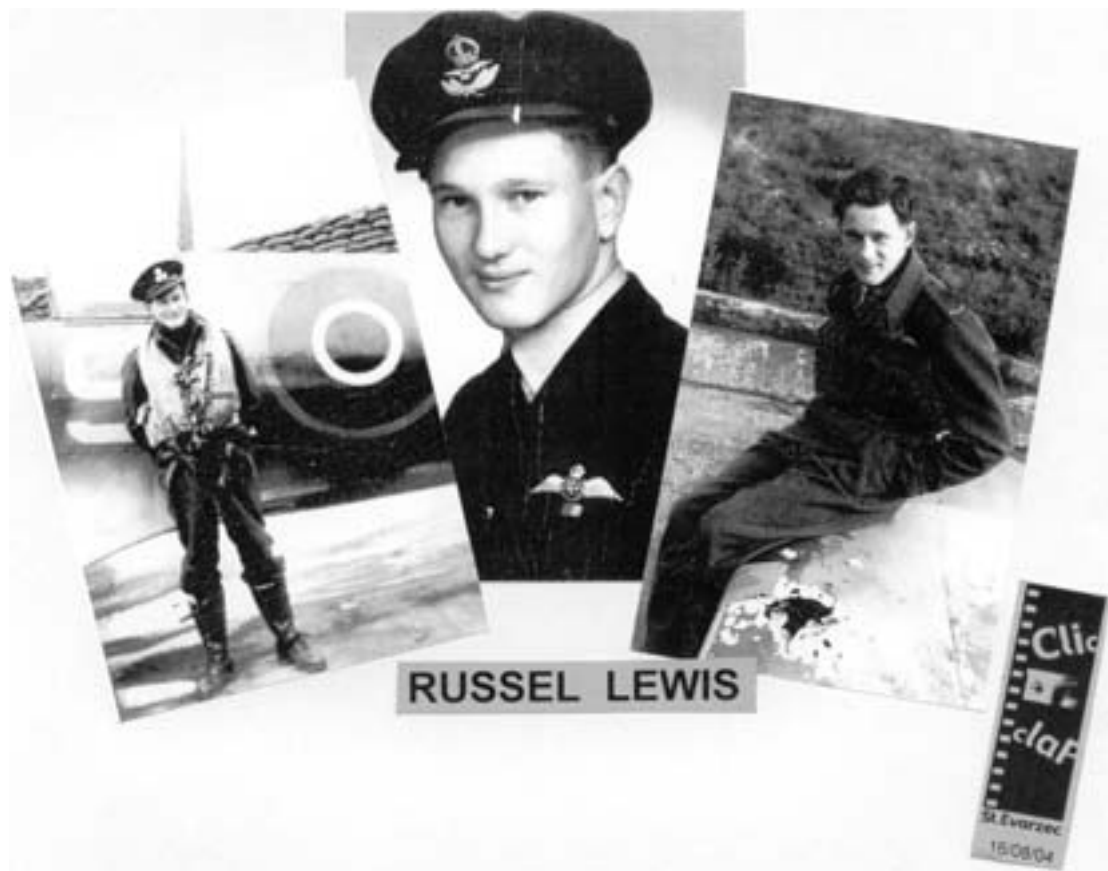
Je vous remercie de m'avoir accueillie à St-Évarzec aujourd'hui. Quand j'ai écrit à Claude Hélias du Conservatoire Aéronautique de Cornouaille il y a quelques semaines, je ne m'attendais pas du tout à cette réception, ni à pouvoir vous rencontrer tous. C'est vraiment très impressionnant que vous vous soyez intéressés à mon grand père de cette façon. Je suis désolée qu'il n'ait pas pu être ici parmi nous, je sais qu'il l'aurait bien voulu. Je suis très fière d'être ici à sa place.

Je voudrais vous parler un peu de mon grand père, Russell LEWIS, qui est décédé à la fin de l'année dernière. Après sa libération, en 1950, il s'est marié avec ma grande mère, Patricia, après l'avoir rencontrée au travail dans le magasin que son père tenait dans la ville d'Adélaïde. Son commerce de textiles était bien connu à Adélaïde et il a réussi à ouvrir un deuxième magasin dans le port d'Augusta aussi. La famille était composée d'un garçon et deux filles, une des filles est ma mère, et son prénom est Paméla. Il y a six petits enfants dont je suis l'aînée. En 2000, mes grand parents ont célébré leur 50ème anniversaire de mariage : ils étaient très heureux étant entourés de toute la famille et des amis.

Il ne nous ne parlait presque jamais de la guerre et de ce qui lui est arrivé pendant ce temps –là, parce qu'il avait de très mauvais souvenirs de son année comme prisonnier de guerre en Allemagne. En plus, il avait perdu son frère qui était aviateur aussi. . Mais, à la fin de sa vie, il était très malade du cœur, et il avait beaucoup de temps à réfléchir. Cela lui a fait du bien d'avoir un contact avec le Conservatoire, de comprendre ce qui lui est arrivé ici en Bretagne, et de savoir que les gens d'ici se souvenaient de lui. Il gardait toujours des sentiments amicaux envers les français et la France, et il nous a encouragés à apprendre le français et à connaître mieux votre pays. Je crois qu'il aurait souhaité pouvoir venir en France, revoir St-Évarzec et la Bretagne. Malheureusement mon grand père tenait le magasin à la suite de son père et il ne pouvait pas s'éloigner pour une si longue absence.

J'aimerais remercier les témoins de l'accident, tout particulièrement les familles Laurent et Lauden, qui ont porté les premiers secours à mon grand père en 1944, malgré la dangereuse présence des militaires allemands qui ont été alertés par la chute de l'avion. Merci aussi d'avoir donné vos témoignages l'année dernière au Conservatoire Aéronautique de Cornouaille. .

Aux membres du Conservatoire, surtout Claude Hélias et François Cadic, je vous remercie pour tout le travail et les recherches que vous avez faites pour faire connaître la vérité sur cet événement à St-Évarzec peu connu de la population.



Aux habitants de St-Évarzec, merci beaucoup de m'avoir accueillie, d'avoir exprimé votre amitié pour ma famille, et merci également à François Le Lorch et Jean-Yves Mazo qui m'ont fait découvrir votre belle région. Au nom de ma grand-mère maternelle, soyez assurés que tout cette commémoration restera aussi dans nos mémoires. Je crois que ce genre de rencontre entre gens ne peuvent que resserrer les liens entre nos deux pays, l'Australie et la France.

Lorsque je retournerai dans mon pays, je raconterai mon séjour parmi vous et toutes les rencontres amicales que j'ai eues. Je leur montrerai les photos, les coupures de presse qui relatent la chute de l'avion, le film qui est en préparation par le clob vidéo de St-Évarzec.

Soyez assurés que ma grand-mère Patricia, ma mère Paméla, et toute la famille et les amis vont m'écouter leur parler de la gentillesse des bretonnes et des bretons.

Merci de tout cœur pour votre accueil, et bonne soirée !

Émily Stewart (Petite-fille de Russel LEWIS)

# Barth : Les heures difficiles. Les Russes arrivent !

(Vu par Lowell Bennet, I.N.S., correspondant de guerre)

## LIBÉRÉS !

Le colonel Zemke avait l'intention d'écrire sa version de la libération du Stalag Luft I, mais les circonstances difficiles ne le lui ont pas permis. Il dut, selon ses propres mots, « s'esquiver rapidement », afin de conclure les derniers accords avec les forces soviétiques de libération.

C'est donc à moi que revient le privilège de présenter cette édition commémorative du « **Barth hard times** ». Au long des succès, des revers et des temps morts rencontrés durant cette guerre, notre journal a fidèlement repris les communiqués de guerre allemands, en tirant des éditoriaux significatifs.

Avec la délivrance d'un continent, notre exil prend fin. Notre communauté retranchée ne sera bientôt plus qu'un souvenir. Aussi, de la part du colonel Hubert Zemke et de moi-même, à tous nos camarades de captivité, **BONNE CHANCE !**

G.C.C.T. WEIR

## Moments intenses lorsque les Alliés prennent le contrôle

La présence des armées anglaise et américaine sur l'Elbe, l'encercllement de Berlin par les Russes, tout disait que la fin était proche. Lors d'un nouveau mouvement russe entre l'Oder et les ports de la Baltique la tension devint presque insupportable. La panique régnait dans le Vorlager. Les allemands ne se préoccupaient plus de garder les prisonniers, mais seulement de sauver leur peau. Des rapports secrets furent brûlés à la hâte, des copies de « Mein Kampf » alimentèrent les flammes.

## Conférence avec le commandant allemand

Finalement, en fin d'après-midi, les officiers britanniques et américains furent appelés à une entrevue avec le commandant allemand du camp, le colonel Warnstedt. Celui-ci les informa que des ordres avaient été donnés de transférer le camp plus à l'ouest. Le colonel Zemke déclara son refus total de bouger et s'enquit de l'attitude des allemands dans ce cas ; le commandant assura qu'il voulait « éviter tout bain de sang dans le camp » et que lui et ses hommes allaient quitter le camp, le laissant à la charge des prisonniers. Après leur départ, nous serions libres d'occuper pacifiquement le camp et d'assurer son contrôle total.

A environ une heure du matin, le 30 avril, le major Steinhauer informait le capitaine Weir et le colonel Zemke que les allemands avaient évacué le camp. Au matin, quand le camp s'éveilla, il se trouva sans garde armé, et libre en quelque sorte.

## Mais où sont les Russes ?

Notre problème fut alors d'établir le contact avec les forces russes. Il fut décidé d'envoyer une patrouille en reconnaissance. Un major américain, un officier britannique parlant allemand et un officier américain parlant le russe partirent dans une voiture arborant d'un côté un drapeau blanc, de l'autre un drapeau américain, à la découverte de la situation

exacte à Barth, puis avec mission d'atteindre la grande route Stralsund-Rostock, à quelque 15 km au sud du camp, dans l'espoir de détecter quelque signe de l'arrivée des Russes. La première patrouille rentra tôt dans la soirée : toujours aucune trace ni nouvelle de l'armée russe, mais ils arrivaient, **ils arrivaient !**

Le major Braithwaide et le sergent Korson eurent plus de chance. Ils poussèrent plus loin leur reconnaissance, et rencontrèrent enfin « Uncle Joe » ( ou l'un de ses ambassadeurs ! ), le premier russe qu'ils aient jamais vu ! C'était un petit homme trapu, brandissant une panoplie d'armes mortelles, au milieu d'une cacophonie de parlers slaves.

« Englishki ! » crièrent nos deux éclaireurs ; mais sans cérémonie, ils furent présentés à l'officier russe le plus proche : c'était le Premier lieutenant Alec Nick Karmyloff, fantassin de Tula ; il baroudait depuis Stalingrad jusqu'à Barth, trois années de combats à travers la Russie, la Pologne, l'Allemagne...

### Arrivée des Russes au Stalag Luft I

Karmyloff vint par l'entrée principale. Les officiers Zemke et Weir l'accueillirent. Le schnapps fulgura dans les gosiers des prisonniers, les verres se fracassèrent contre les portraits d'Hitler, les baraques tremblèrent sous les acclamations ; des toasts furent portés « A la destruction de l'Allemagne ! Elle ne se relèvera jamais ! », et « A notre solide et durable amitié ! »

Karmyloff se rendit dans les baraquements russes ( nos camarades de camp ), exposa la situation et l'avenir nouveau qui commençait. Tel fut le premier contact. Karmyloff coucha par terre : « Plutôt le sol qu'un lit allemand ! » dit-il.

La B.B.C. annonça la mort d'Hitler ; l'excitation était à son comble, et harassante. Mais quelle expérience !

Les bourgeois de Barth s'inclinent en tremblant devant les rouges

Le nouvel ordre des choses fit chavirer la ville de Barth comme un château de cartes. Drapeaux rouges et nappes blanches apparurent aux fenêtres des maisons ; la fuite était inutile, et les vieillards restaient tristement sur le pas de leur porte, tordant leurs mains noueuses. Les portraits de Hitler furent décrochés, déchirés et éparpillés comme confettis. Les soldats de la « race supérieure », balayés du front, vaincus, hébétés, se cachaient dans les boutiques vides de la ville.

A partir de ce jour, 30 avril de l'an de grâce 1944, les bons villageois de Barth perdirent toute illusion. La ville, comme toute l'Allemagne « uber Alles » était à genoux, terrorisée ; mais il n'y eut pas de carnage, le vin – et non le sang- coula à flots : nous étions tous ivres !





## Au camp

Rusty lewis raconte : « Les prisonniers de longue date désespéraient de voir la guerre finir.

Nous avions un poste de radio, au camp, et chaque nuit on recevait les nouvelles par la B.B.C. Je me souviens de notre bonheur lorsque les Alliés parvinrent au Rhin !

Puis, pendant les mois interminables où rien ne se passait notre pessimisme reprenait... Quand nous entendîmes que les troupes avaient passé Remagen Bridge, ce fut la joie !

Nous étions si affamés que la nourriture et les recettes de cuisine nous obsédaient. Tous devenus, par l'imagination, d'excellents cuisiniers, nos conversations se focalisaient sur la nourriture. Chacun sortait son petit carnet « Croix rouge », et y consignait de merveilleux menus...

Notre régime se réduisait à quatre fines tranches de pain noir et un bol de soupe par jour. Je perdis environ 45 livres.

Un jour, je vis un chat tout couvert de plaies, et l'idée me traversa de le capturer et le manger. Mais je ne le revis plus, quelqu'un l'avait sûrement dévoré...

Je remarquai aussi une corneille, qu'un autre, plus tard, captura et mangea.

A la ville de Barth, la vie n'était pas facile non plus. Certains prisonniers du Stalag durent y aller pour quelques corvées ; ils virent les rues peuplées d'enfants et de vieillards, d'hommes estropiés ou aveugles.



Dans la boulangerie qui fournissait le pain du camp, un écriteau disait : « Pas de gâteaux pour les juifs et les polonais » : mais il n'y en avait pour personne !

Cependant, certains garde-manger de Barth regorgeaient de bonnes choses : gâteaux de Hollande, lait Nestlé du Danemark, vins de France, pâtes d'Italie, sauce Worcestershire d'Angleterre. à la provenance mystérieuse, huile d'olive de Grèce, bref, de la nourriture de toute l'Europe, servie sur un plateau pour le Reich !